

LEO FERRE

AU PALAIS DES SPORTS

A 23 heures tout semblait perdu ; à 0 h 30 c'était le triomphe. Alors qu'à la suite de défaillances techniques, la première partie du concert que donnait hier Léo Ferré au Palais des Sports s'était terminée dans la confusion et le tumulte, le second volet du spectacle devait connaître une intensité et un éclat dont les plus optimistes désespéraient.

Réunir au même programme l'ouverture de « Coriolan » de Beethoven, le « Concerto pour la main gauche » de Ravel, et ses dernières chansons, diriger sans partition un orchestre de 70 exécutants et une trentaine de choristes, tout en interprétant de mémoire la « Chanson du mal aimé » d'Apollinaire, l'ambition de Ferré ressemblait à un rêve fou. Et pourtant la gageure fut tenue. Merveilleusement.

Les caprices de la sonorisation et les faiblesses acoustiques de la salle qui se révélèrent dès les premiers accords de « La vie d'artiste » — symboliquement choisie comme ouverture — perturbèrent gravement l'audition du long et prodigieux poème d'Apollinaire, dont il importe justement de saisir chaque vers, chaque mot.

Cela suffit à provoquer des remous parmi le public dont une partie protesta vigoureusement et assez légitimement. « Pauvre Rutebeuf » fut couvert par les sifflets et c'est assez désespéré que Léo Ferré regagna les coulisses à l'entracte. Qu'étaient ses amis devenus ?..

Certains purent croire alors qu'il allait battre en retraite et renoncer à poursuivre. C'était ignorer les scrupules et la conscience professionnelle de cet artiste d'exception.

Stoïque et presque serein, il revint sur scène un quart d'heure plus tard, et comme par miracle le calme succéda à la tempête. « L'Oppression » fut écoutée dans un silence quasi monacal. La bataille était gagnée. Et c'est un tonnerre d'applaudissements qui salua chacune de ses nouvelles chansons : « Je t'en donne », « Love », « La mort des loups », etc...

Enfin, le « Concerto pour la main gauche » lui permit de faire la démonstration de ses dons de directeur d'orchestre. En communion parfaite avec la musique, Ferré pouvait donner toute la mesure d'une sensibilité et d'une inspiration dont l'ampleur et l'universalité n'ont assurément pas fini de nous surprendre. Nous reviendrons par le détail sur cette soirée mémorable.

R. B.

Léo Ferré et la musique : Des épousailles tumultueuses

La musique souvent me prend comme une mer, vers ma pâle étoile... la poitrine en avant et les poumons gonflés comme de la toile, l'escalade de dos des flots amoncelés que la nuit me voile... Cés vers de Baudelaire donnent une idée assez juste des rapports qu'entretient Léo Ferré avec la musique. Mytiques et charnels à la fois ils tiennent tout autant de la possession que la fascination. « Possédé » Ferré l'est depuis ce jour de 1924 où, pantelant d'émotion, il put voir et entendre Ravel en personne diriger l'orchestre de Monaco. Et lorsque, ayant enfin pu réaliser son rêve de gosse il s'exclame aujourd'hui *Diriger un orchestre, c'est faire dix mille fois l'amour* on aurait tort de considérer qu'il s'agit d'une simple image ou d'une pirouette verbale.

Vendredi soir, au palais des Sports, nous l'avons dit, les vicissitudes de la technique et d'une acoustique déplorable ont fait, un moment, redouter le pire. La prodigieuse « Chanson du mal aimé » d'Apollinaire s'était pitoyablement disloquée dans la bourrasque et la complainte du « Pauvre Rutebeuf » avait été balayée par un tumulte digne d'Hernani. Sur son estrade en forme de plan incliné Ferré parvenait difficilement à dompter les éléments déchaînés, au milieu des 70 musiciens des concerts Pasdeloup et des 35 choristes de l'ensemble « Alberada » il se débattait douloureusement comme une araignée prise dans sa propre toile, tandis que dans la vaste salle la tempête s'annonçait. La mort dans l'âme nous nous acheminions vers un de ces rendez-vous manqué qui vous laisse au cœur une plaie ouverte.

Après l'entracte les vents avaient heureusement tourné, la houle s'était dissipée et, rasséné, le capitaine courageux pu magistralement redresser la barre et laisser enfin les vivifiants embruns symphoniques venir poisser sa chevelure de varech. Embrassant d'une même étreinte la musique et la poésie, il célébra leurs épousailles avec une fougue et une intensité telles qu'il eut fallu être un musicologue bien pointilleux pour s'ingénier à disséquer son style où à déplorer son éventuel manque de métier.

Bien sûr, même s'ils sont d'excellents professionnels les musiciens des concerts Pasdeloup ne souffrent pas de la comparaison avec ceux du

Philharmonique de Boston. Assurément Ferré n'est ni Toscanini, ni Ozawa, ni Karl Boehm. Personne ne songerait à le nier. Surtout pas Ferré dont le souci essentiel était de restituer humblement et fidèlement des œuvres qu'il respecte.

D'ailleurs en réunissant dans un même programme Beethoven, Ravel, Apollinaire et ses propres compositions et poèmes, Léo Ferré n'espérait pas obtenir la consécration des puristes. Il souhaitait simplement se faire plaisir et faire plaisir à son public, ce qui n'est déjà pas si mal. Mais par dessus tout, il désirait prendre la musique par la main, la faire descendre de son piedestal doré et l'installer dans la rue ou presque. Comme il l'a fait pour certaines œuvres poétiques de Rimbaud, Verlaine, Baudelaire et Aragon. Car c'est là l'étonnant et jaloux privilège de cet artiste visionnaire que d'être uni par une fraternité spirituelle, une intime communion des sens, à ceux qui de Van Gogh à Debussy, de Rutebeuf à Mallarmé, hantent l'univers quotidien de sa solitude.

Parce qu'elles restent hypothétiques ces singulières parentés n'ont pas fini d'être contestées, mais à l'évidence elles existent suffisamment pour troubler le confort moral de ses adversaires.

Ceux là, reprocheront à Ferré de s'être passé un caprice bien coûteux en montant ce spectacle multiforme, d'avoir trahi Beethoven en le promenant sous les « sunlights » du music-hall, de vulgariser coupablement les poètes reconnus en les extirpant de leur léthargie académique, d'être en deux mots aussi présomptueux qu'iconoclaste. Immense provocateur par vocation Léo Ferré est habitué à ces procès même s'ils continuent à le meurtrir.

Au-delà de la performance qui consistait, trois heures durant, à chanter de mémoire plusieurs milliers de vers tout en dirigeant un orchestre et des chœurs sans l'aide d'une partition, la folle entreprise de Ferré a d'autres mérites. Si certains n'y ont vu qu'un numéro de cirque, d'autres ont compris qu'il s'agissait d'une cérémonie initiatique. Et, sacrebleu, la musique valait bien cette messe. Pour elle, et pour le reste : thank you Léo !

Robert Belleret